Rachik, Hassan. *Le proche et le lointain. Un siècle d'anthropologie au Maroc.*

Marseille, Éditions Parenthèses (« Parcours méditerranéens ») ; Aix-en-Provence, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, 2012, 268 p., bibl.

Rachid Gorfti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/18242>

DOI : 10.4000/etudesafraicaines.18242

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2015

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Rachid Gorfti, « Rachik, Hassan. *Le proche et le lointain. Un siècle d'anthropologie au Maroc.* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 219 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/18242> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafraicaines.18242>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Rachik, Hassan. *Le proche et le lointain. Un siècle d'anthropologie au Maroc.*

Marseille, Éditions Parenthèses (« Parcours méditerranéens ») ; Aix-en-Provence, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, 2012, 268 p., bibl.

Rachid Gorfti

RACHIK, Hassan. — *Le proche et le lointain. Un siècle d'anthropologie au Maroc.* Marseille, Éditions Parenthèses (« Parcours méditerranéens ») ; Aix-en-Provence, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, 2012, 268 p., bibl.

- ¹ Hassan Rachik est un anthropologue marocain. L'ensemble de ses travaux comportent deux dimensions principales : idéologique et académique. Dans cet ouvrage, l'auteur se place en observateur d'un pays observé pendant plus d'un siècle par des orientalistes et des anthropologues issus des empires coloniaux. Le Maroc est un pays dans lequel il vit et où il enseigne l'anthropologie. Dans ses relations ethnographiques avec les Marocains et face à cette hétérogénéité que constitue l'actuelle nation marocaine, il nous montre dans quelle mesure il a été confronté, tout autant que ses pairs occidentaux à la réalité du terrain, ainsi qu'aux « chocs culturels ».
- ² Depuis qu'il a limité ses déplacements sur le terrain, l'auteur s'intéresse à ce qui a été produit comme connaissances sur le Maroc. À travers la littérature scientifique coloniale et postcoloniale, il s'interroge alors sur les situations ethnographiques qui ont permis à des observateurs de généraliser des traits communs attribués aux Marocains. Dans cette perspective, il rassemble un ensemble d'approches anthropologiques esquissées sur le terrain du Maroc par Charles de Foucauld (1888), Auguste Mouliéras

(1895), Edward Westermarck (1926), Louis Brunot (1931), Jacques Berque (1936), Ernest Gellner (1969), et bien d'autres, jusqu'à celles de Clifford Geertz (1971) et de son équipe.

- 3 Cet ouvrage fait ressortir des interprétations critiques sur les travaux de peu d'observateurs car les chercheurs ayant travaillé au Maroc depuis la fin du XIX^e siècle sont nombreux. À ce propos, il reprend la devise d'E. Westermarck : « Better much about little than little about much » (p. 22). L'auteur n'étudie pas la totalité des observateurs mais il focalise tout de même sur la littérature scientifique d'une dizaine d'entre eux. Ainsi, à mon sens, la devise de Westermarck conviendrait davantage à l'ouvrage de Lahouari Addi par exemple puisque celui-ci a fait le choix de mettre en relief les travaux de seulement deux anthropologues²⁹. Ce serait plutôt la devise de Pierre Bourdieu qui serait la plus adéquate pour caractériser la teneur de l'ouvrage d'Hassan Rachik : « Il vaut mieux savoir peu de choses sur beaucoup de gens reliés systématiquement que tout sur un seul »³⁰.
- 4 La critique sur une période de cent ans de l'histoire de la connaissance des Marocains, dont une partie importante porte sur l'historiographie coloniale, est un grand défi pour être contenu dans un seul ouvrage. Mais l'auteur n'en est pas à sa première production écrite concernant la connaissance des orientalistes et anthropologues ayant travaillé au Maroc. Dans cet ouvrage — qui laisse d'ailleurs apparaître un certain nombre de critiques déjà publiées auparavant³¹ — l'auteur fait face à ce grand nombre d'observateurs en maintenant un fil directeur sur les perspectives anthropologiques qui ont donné à montrer ce que sont les Marocains : « sur leur caractère, leur âme, leur mentalité, leur ethos, leur style » (p. 7). Il marque une rupture avec ses précédentes publications en reliant, sur une longue période de cent ans, différents travaux anthropologiques sur un thème bien précis.
- 5 Pour établir ses interprétations sur les observations qualitatives de ce panel d'observateurs occidentaux, Hassan Rachik s'inspire du concept de « formule mère », développé par Paul Lazarsfeld³², qui exprime une généralisation que les chercheurs vont construire à partir d'un ensemble de traits, qu'ils estiment communs, à un ensemble d'individus. « Le problème avec ce mode de généralisation est qu'il exagère la cohérence des systèmes culturels, et que même les incohérences sont intégrées grâce à ce que Lazarsfeld appelle un renversement interprétatif » (p. 246). En effet, Hassan Rachik observe que les chercheurs ont généralisé à partir de la description d'un certain nombre de traits qu'ils ont estimé communs aux Marocains. C'est le cas par exemple de Louis Brunot, un chercheur fonctionnaire dont la mission était de gérer la différence culturelle et qui tenta de contribuer à un savoir « utile » en associant les Français et les Marocains dans l'optique de « la rénovation du pays » (p. 135). Il existe une duplicité entre l'approche anthropologique de la psychologie des peuples de L. Brunot et son idéal colonial. Il est partisan d'une ethnographie appliquée dans laquelle il fige une mentalité aux Marocains et inscrit son rôle de réformateur de la mentalité sur les caractéristiques que lui-même leur attribue. C'est l'école qui se fera l'instrument concret de cette idéologie. Hassan Rachik interprète avec ses mots la nature des discours de Louis Brunot quant aux traits psychologiques des Marocains : « Le Marocain est impulsif, d'un amour propre chatouilleux, vaniteux et susceptible. C'est un épicurien et donc un débauché en puissance, un individualiste et un cupide qui a un goût immodéré pour l'argent. Il est religieux avec excès, sa religion est dominée par une mentalité concrète » (p. 132). Cette identification de traits psychologiques est selon l'auteur « fondée sur une description partielle » (p. 133) et se base sur une mentalité

française à laquelle l'observateur croit appartenir, qui ferait figure de cadre normatif dans ses études sur les Marocains.

- 6 Tout au long des neuf chapitres, H. Rachik développe le même schéma interprétatif. Mais il ne se contente pas de relater chacun des cadres descriptifs exprimés par les observateurs. Il va bien au-delà, en mettant en exergue les dispositions théoriques et éthiques qui ont permis à la réalisation de ces cadres descriptifs. Au chapitre premier, H. Rachik étudie la situation ethnographique de Charles de Foucauld. Cet explorateur a cartographié une très grande partie du Maroc à l'époque précoloniale sans développer d'interactions continues avec les Marocains et n'identifie qu'« une série très limitée de traits qui font partie de son expérience de voyageur. [...] Son projet ne pouvait l'orienter vers la recherche d'un caractère dominant. Tout ce que permettait la tradition de l'exploration de l'époque et la situation ethnographique de l'explorateur déguisé ne pouvait dépasser la description externe des coutumes et du caractère des Marocains » (p. 36). L'auteur nous montre ainsi que Charles de Foucauld lui-même était conscient des limites de ses interprétations dans un cadre restreint d'interactions avec les Marocains.
- 7 Concernant les études ethnographiques d'Auguste Mouliéras, Hassan Rachik s'interroge sur le type de connaissances qu'il a apporté sur les Marocains, tout d'abord à partir d'une ethnographie à distance menée d'Algérie et ensuite dans un cadre antipathique à Fès, au Maroc. Il a étudié des zones très précises du Maroc sans y avoir mis les pieds mais en se focalisant sur des informations de seconde main provenant de Marocains ou d'Algériens. Auguste Mouliéras était membre d'une mission scientifique et a construit ses recherches sous la direction de René Basset. Il a porté une attitude positiviste à son idéologie coloniale selon Hassan Rachik. Vers la fin du XIX^e siècle, « la confiance dans le succès du positivisme en sciences sociales entrevoyait l'idée d'une pénétration pacifique et d'un colonialisme à base scientifique, c'est-à-dire fondé sur la connaissance méthodique des pays à coloniser » (p. 56). Sans avoir mené un véritable travail de terrain, les écrits d'Auguste Mouliéras sur la psychologie marocaine alimentent le stéréotype du Marocain fanatique et menteur. Même lorsqu'il se décida à aller à Fès, au Maroc, la relation ethnographique était asymétrique car il revendiquait un savoir et des connaissances supérieurs à ceux de ses informateurs.
- 8 Les situations ethnographiques ont varié du tout au tout au Maroc : d'une ethnographie à distance à de courts séjours échelonnés sur plusieurs années et ce, chez plusieurs communautés marocaines, qu'elles soient arabophones et/ou berbérophones. Avec les nombreuses études présentées dans cet ouvrage, Hassan Rachik prend soin de situer les apports des chercheurs dans leur propre contexte. S'il admet que les travaux d'Auguste Mouliéras et de bien d'autres ont été nourris par l'idéologie coloniale, il ne fait pas ce constat pour l'ensemble des anthropologues de cette période. Il replace les travaux des divers chercheurs également dans leur contexte académique, en décrivant leur attachement ou leur prise de distance avec la tradition anthropologique.
- 9 Dans cet ouvrage, Hassan Rachik s'attache à déconstruire les préjugés des observateurs comme l'ont fait Edward Said³³ et Mohamed-chérif Ferjani³⁴, mais il analyse surtout les effets de ces préjugés sur la production des savoirs. Il se démarque de ces deux auteurs en prenant en compte les positions sociales, politiques et idéologiques qui ont accompagné les travaux des chercheurs étudiés, ou, comme dirait Bourdieu (1976), leurs champs de possibilité.

- 10 La description du cadre de travail de terrain d'Edmond Doutté ou encore d'Edward Westermarck renseigne sur les conditions de conduite de leurs recherches respectives. L'auteur nous montre qu'E. Doutté persiste à occulter le sens de l'action chez les gens étudiés et privilégie la référence aux cadres théoriques de ses maîtres. Le terrain n'est pas son socle d'analyse prioritaire : « Il soulignait fréquemment l'antipathie, l'hostilité, la haine, la curiosité, le mépris ou l'humiliation dont il faisait l'objet. Même devant les compliments et la bienveillance des autochtones, il restait méfiant. Lorsque les gens ordinaires lui offrirent à boire du lait, il les traita de mendiants et de cupides » (p. 73). H. Rachik note la grande force des préjugés qui prévaut chez E. Doutté. Cet observateur minore le matériel ethnographique par rapport aux théories anthropologiques qu'il souhaite à tout prix illustrer par des phénomènes observés d'une manière éclectique. Il cherche expressément à configurer un petit nombre de données directement observables qui puissent lui permettre de rejoindre des cadres théoriques et ainsi se rapprocher de ses pairs de l'école anthropologique britannique et de l'école de sociologie française. Dans le même temps, c'est le gouvernement général de l'Algérie et le Comité du Maroc qui financent ses travaux de recherche. Hassan Rachik illustre donc l'ambivalence des intérêts qui se jouent pour Edmond Doutté à cette époque. E. Westermarck quant à lui a un point de vue empiriste, il se base sur son terrain pour produire des conjectures universelles, à l'inverse d'E. Doutté, pour lequel des faits locaux viennent illustrer des théories universelles (p. 90). Dans les descriptions d'E. Westermarck, H. Rachik note la prédominance des données de première main recueillies sur le terrain, une volonté de dissocier le cadre théorique de l'énoncé des faits, un intérêt pour le sens donné par les acteurs, une absence de généralisation sur le caractère des Marocains. Ainsi, les travaux ethnographiques d'E. Westermarck marquent une période transitoire entre l'anthropologie de cabinet de James G. Frazer, et l'anthropologie de terrain (*fieldwork*), qui sera mis en exergue plus tard par son élève Bronislaw Malinowski.
- 11 Ce que nous livre donc Hassan Rachik, ce sont bien plus les dynamiques sous-jacentes à ces situations ethnographiques. En l'occurrence, les positions intellectuelles et politiques de chacun de ces observateurs. Par ailleurs, il n'apporte pas d'indications quant à la validité ou à la fausseté des résultats de ses prédécesseurs mais envisage un angle de réflexion selon lequel si le chercheur a produit telle donnée, cela est dû en amont à une situation ethnographique bien particulière. Ainsi, c'est la situation ethnographique qui suscite l'intérêt d'Hassan Rachik, qui permet de saisir la teneur des interprétations des observateurs et de broser l'histoire de la connaissance anthropologique au Maroc. Mais plus que d'une méthodologie, c'est d'une position épistémologique qu'il s'agit dans ce livre. Hassan Rachik a (ré)-actualisé à travers cet ouvrage une étude de l'héritage anthropologique au Maroc. L'auteur établit une critique de son seul point de vue. Pourtant, vers les derniers chapitres, à partir des interprétations des travaux d'Ernest Gellner, Hassan Rachik joint très timidement ses critiques à celles de ses contemporains (Abdellah Hammoudi, David Hart, Paul Pascon), puis, à la toute fin de l'ouvrage, il les confronte à celles de Vincent Crapanzano et de Kevin Dwyer. Il aurait été vraisemblablement plus enrichissant dès le début de l'ouvrage de rallier les critiques d'autres anthropologues marocains et occidentaux. Ainsi, nous aurions pu avoir un panorama plus ample des positions actuelles.
- 12 L'anthropologue marocain a mis en exergue le lien très étroit existant entre les recherches effectuées au Maroc et l'histoire de l'anthropologie. Nous l'avons vu avec

l'étude des travaux d'E. Westermarck. C'est aussi le cas avec C. Geertz dont les travaux sur le Maroc sont « inséparables de ses réflexions théoriques sur le statut de l'anthropologie et de l'ethnographie » (p. 192). Cet ouvrage est donc une contribution incontournable pour les chercheurs en sciences sociales qui s'intéressent aussi bien à l'héritage des études anthropologiques consacrées au Maroc qu'à l'histoire globale de l'anthropologie. L'auteur entend prolonger cette réflexion aux observateurs des années 1980, sur ce même terrain. La question qui se pose dès lors est de savoir quels outils analytiques seront mis en place puisque lui-même fait partie de cette génération d'anthropologues ?

NOTES

29. L. ADDI, *Deux anthropologues au Maghreb : Ernest Gellner et Clifford Geertz*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2013.

30. P. BOURDIEU, « Les mots et les choses. Les conditions sociales de la production scientifique : sociologie coloniale et décolonisation de la sociologie », in *Le mal de voir*, Paris, Union générale d'Éditions, 1976, p. 420.

31. H. RACHIK, « La culture marocaine : approches anthropologiques », in M. BERRIANE & A. KAGERMEIER (dir.), *Le Maroc à la veille du troisième millénaire*, Rabat, Publications de la Faculté des lettres de Rabat (« Colloques et séminaires, 93 »), 2001, pp. 149-255 ; « Lire des textes anthropologiques sur sa "propre culture" », in D. ALBERA & M. TOZY (dir.), *La méditerranée des anthropologues*, Paris, Maisonneuve & Larose, MMSH, 2005, pp. 353-365 ; « Islam marocain, de la généralisation chez Geertz », in M. KERROU (dir.), *D'islam et d'ailleurs*, Tunis, Ceres Éditions, 2008, pp. 225-251 ; M. EL AYADI, H. RACHIK & M. TOZY (dir.), *L'islam au quotidien. Enquête sur les valeurs et les pratiques religieuses au Maroc*, Casablanca, Éditions Prologues (« Religion et société »), 2007.

32. P. LAZARSFELD, « La notion de formule-mère », in R. BOUDON (dir.), *Le vocabulaire des sciences sociales*, Paris, Mouton, 1965, pp. 255-258.

33. E. W. SAID, *Orientalism*, London, Penguin books, 1991 [1978].

34. M.-C. FERJANI, *Le politique et le religieux dans le champ islamique*, Paris Fayard, 2005.